

Élise Turcotte et la vie soluble

Hugues Corriveau

Numéro 120, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (2005). Élise Turcotte et la vie soluble. *Lettres québécoises*, (120), 9–10.

Élise Turcotte et la vie soluble



lieu de l'inquiétude à la quiétude relative de l'univers, fait percevoir déjà la volonté de Turcotte de prendre à bout de sens le goût de vivre.

Parcours d'une auteure à l'écoute des choses qui bruissent.

ŒUVRE PRIMÉE

Poète deux fois lauréate du prix Émile-Nelligan, en 1987 pour *La voix de Carla*, et, en 1989, pour *La terre est ici*, Élise Turcotte recevra, pour son roman *Le bruit des choses vivantes*, le prix Louis-Hémon 1991 ; on lui attribuera également le Grand Prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières ainsi que le Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire* 2002 pour *Sombre ménagerie* et, en 2003, le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada, catégorie roman, pour *La maison étrangère*. Cette œuvre polymorphe se consacrera autant au roman qu'à la nouvelle, à la poésie qu'aux livres pour enfants.

AU PLUS PRÈS DE SOI

Quand on aborde l'œuvre d'Élise Turcotte, on entend presque le silence feutré des salons profonds, des banlieues ou des quartiers tranquilles, devant le presque rien, le presque murmuré, l'inquiétude du plus petit accroc devant l'ordonnance prévisible du monde. Or, toute l'œuvre de Turcotte fait face à ce désordre pressenti et craint, à ces moments si minuscules quand on perçoit le miaulement du chat ou le rassurant murmure du café qui odore. Le temps est en danger de mort chez l'auteure, comme s'il pouvait à tout instant basculer, tragique mal de vivre. Elle écoute, tend un miroir devant elle (ce grand miroir qui, dans *La maison étrangère*, en est comme l'icône) afin de différencier l'autobiographique du fictionnel, recourant ainsi autant à la poésie qu'à la narration pour cerner au plus près l'effet diffracté de la vérité confrontée à l'imaginaire parfois troublant des images.

AU PETIT MATIN DES MOTS

Déjà, dans *Le delta de la nuit*, nous pouvions la voir « assise toute seule dans le côté louche du réel », elle qui nous confie : « je mange une orange, fragment d'un discours amoureux, dans le jus, j'organise des rencontres entre nous » (p. 42), « dire qu'il m'arrive parfois de dormir [...] dans l'histoire de n'importe quelle histoire le rêve de n'importe quel rêve. » (p. 25) Ce texte inaugural d'une œuvre qui n'aura de cesse de confronter le moi aux autres, le



LES PETITS ÉCLATS CHAGRINS

Il faudrait longuement insister sur la notion de fracture au fil de l'œuvre de Turcotte, car la permanence des choses n'est jamais garantie pour qui doute toujours de la pérennité des sentiments, pour qui s'en inquiète. Les femmes forment le noyau dur de ces fictions romanesques, regardant soit l'être aimé, soit les enfants toujours au bord du gouffre, comme si chaque héroïne pouvait, chacune son tour, souffrir d'indélicence, craindre une perte d'autonomie, tant la responsabilité de soi-même face aux autres rend précaire le bonheur. Que ce soit Hélène, l'enfant inquiète de *L'île de la Merci*, qui paraît porter le poids du monde sur ses épaules, elle qui perd l'autre (la pendue qui détruit le lieu du bonheur rêvé de la mère), elle qui est fascinée par la violence de l'île, plus vivante que toute vie puisque la mort se cache sous les roseaux ; que ce soit Élisabeth qui cherche à reprendre pied dans sa propre vie après le départ de Jim ; que ce soit Albanie du *Bruit des choses vivantes* qui craint infiniment l'histoire du petit Félix et qui est bouleversée par la violence à la télé, toutes vivent contre le désespoir, semblent avoir fait des germes possibles d'un bonheur précaire mais souvent à leur portée.

SOUS LA LUNE, LA LUMIÈRE

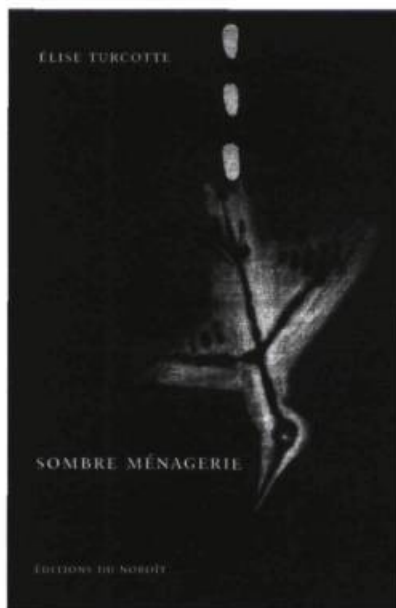
La petite fille de son livre pour enfants, *La leçon d'Annette*, déclare : « [...] c'est ainsi dans ma famille. Les événements se transforment toujours en images, souvenirs, poèmes ou comptines » (p. 62), et il en est de même d'Élise Turcotte qui ne songe qu'à la phrase, qu'aux mots dès lors qu'elle vit des moments de production. Elle transforme en fiction les pulsions de sa propre vie, déviant ainsi les éléments du possible. Turcotte déclare au cours d'une entrevue qu'elle a accordée à Linda Amyot :

Quand j'ai écrit mon premier roman [...], ce qui me faisait peur, c'est que je me sentais figée par l'anecdote, l'idée de ne rien avoir à raconter finalement. Maintenant, ça ne m'inquiète plus. Ça m'a pris des années, mais j'ai fini par assumer le fait que c'est ce genre de romans-là que j'écris, que ce ne sont pas des récits de forme conventionnelle. (Nuit blanche, n° 90)

Et c'est bien cela qui fait la force des textes narratifs de Turcotte, à savoir ce savant dosage d'un quotidien assumé et d'un drame sous-jacent que l'écriture tend à rendre palpable, par une espèce de battement stylistique, de tension de la prose qui rehausse la portée anecdotique du propos. L'auteure confronte ainsi la relative banalité de la vie de ses personnages à une force de pensées, de doutes, à la confusion des sentiments, ce qui élève bien au delà de l'histoire la pertinence de ses romans.

LA MAISON, TOUTE MAISON

À la fin, chaque vêtement possède une histoire. Chaque robe, chaque pyjama est lié à une première fois. Nous remplissons des boîtes avec les fragments brillants du temps que nous



avons eu jusqu'ici. Nous sommes le centre de l'univers. Chaque maison est le centre de l'univers et nous pouvons nous représenter le monde ainsi : « [...] un globe dessiné par un enfant avec d'innombrables petites tentes. Ce qui se passe dans la tente est une histoire unique, mille fois recommencée. » (*Le bruit des choses vivantes*, p. 80)

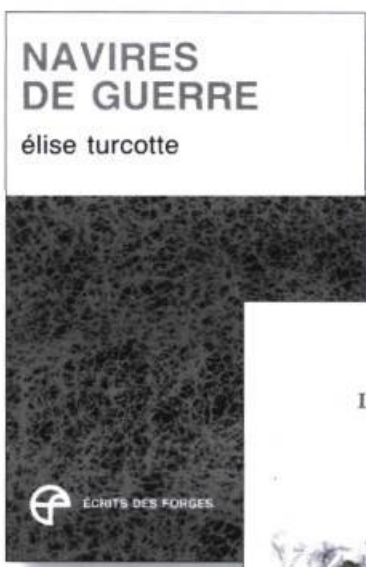
Il faut reconnaître que ce lieu privilégié, Turcotte va l'exploiter de façon relativement systématique de livre en livre. Il nous suffit de penser à la série pour enfants *Puce*, ou encore à l'exceptionnel recueil de poésie pour la jeunesse qu'elle fera paraître à La courte échelle sous le titre *Voyages autour de mon lit*. Chez Turcotte, le microcosme est à l'image du macrocosme, et tout ce qui s'y trouve, à des échelles divergentes, rassemblé.

LA POÉSIE, DÉJÀ UN SIGNE

Si on sait qu'Élisabeth de *La maison étrangère* entretient une relation trouble avec les montres et les horloges, ce n'est pourtant que l'épiphénomène de ce qui surgit partout au cours des œuvres poétiques, à savoir l'angoisse devant le temps vorace, dévoreur de vie, contre lequel il faut s'insurger pour inscrire les signes indélébiles des objets, des matières concrètes qui rassurent. Comme c'était déjà le cas pour *Le bruit des choses vivantes* où « Maria est entièrement occupée par ce travail. Chaque fois qu'elle trouve un nom, elle pénètre au cœur de tous ses désirs. Ainsi, chaque chose, chaque objet possède un pouvoir qui lui donne, à elle, une existence encore plus réelle. » (p. 90) Trouver matière à vivre à travers l'éphémère passage de l'humaine condition, trouver à surseoir au pouvoir néantisant qui empoigne le cœur devant la déperdition. Les êtres traversent les vies aléatoires, les êtres aimés sont susceptibles d'abandon, les choses, de disparaître, les sentiments, de s'éroder. Il faut donc parvenir par l'œuvre écrite à cerner cela justement qui fera que survivra un semblant de sens, un semblant d'éternité. Élise Turcotte sait que la poésie est une expérience radicale, et elle l'écrit avec cette conscience de l'extrême fragmentation qu'elle suppose, de la noirceur « dicible » en ses mots nus, capables de soulever un voile obscur, celui-là même qui fait comme une châsse autour de plusieurs personnages de ses romans.

PAROLES FRÉQUENTÉES

Ces « habitations faites avec des mots » (p. 23) dont parle Turcotte dans *Piano mélancolique*, qui vient de paraître au Noroît, il se pourrait bien qu'elles soient en fait des poèmes habitables. D'abord construites en prose, puis en vers libres, puis de nouveau en prose, ces maisons de mots sacrés tremblent parfois au vent noir d'une *Sombre ménagerie* (2002) ou plus doucement malmenées par la musique singulière du dernier *Piano* (2005). Sa poésie est un condensé de sensations vives, un tourment tourbillonnant, démesuré pourrait-on croire, tellement s'y bousculent des éclats de mots, des heurts d'images, des confrontations sensuelles et sensibles. Dans *Le delta de la nuit* (1982), on voit les *Navires de guerre* (1984), et *La voix de Carla* (1987) annonce que *La terre est ici* (1989) : belle continuité titulaire qui nous permet de suivre ce parcours tellurique, océanique aussi bien que nocturne. Belle consonance des matières premières qui donne une idée très nette des préoccupations poétiques de l'auteure. « Des lambeaux de paroles restent accrochés » (*Piano mélancolique*, p. 61) à tout le va-et-vient des incidences pulsionnelles qui mènent aux poèmes : « nous avons salué quelques morts / et de vieux arbres / nous avons humé l'odeur de terre / en cherchant des oiseaux entre les pages d'un livre à venir », voilà bien ce à quoi nous ont peut-être conviés, depuis le début, ses

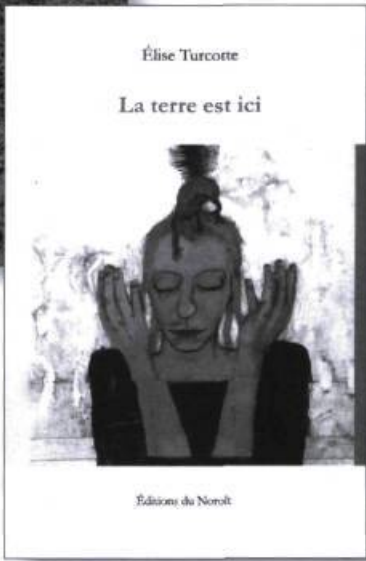


recueils de poésie, du moins peut-on en trouver l'écho dans un petit livre paru en 2004, sous le titre *Diligence*, aux Éditions Les petits villages.

PARCOURS EXEMPLAIRE

Comment ne pas reconnaître qu'Élise Turcotte, depuis plus de vingt ans, a signé une œuvre juste et pénétrante, ne se refusant jamais d'explorer les méandres les plus sombres, les plus inquiétants, de l'âme humaine ? Au cœur de sa poésie comme de ses romans, c'est toujours avec une grande

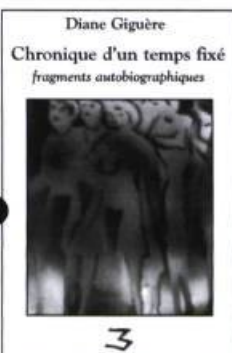
justesse qu'elle cherche à déjouer les peurs et les inquiétudes, qu'elle réussit à faire du regard posé sans crainte sur les embûches du réel, sur la peur du mal, sur l'effroi de ne pas être vivante, un scalpel qui ne tremble jamais, qui ouvre la beauté la plus obscure comme l'éclat le plus vif de lumière avec ce qui reste encore de possible, avec ce qui peut encore sourdre des désastres actuels. Turcotte a su donner à ses livres une dimension réflexive qui dépassait toujours et bien largement les limites potentielles des lieux où se sont inscrits ses protagonistes. L'auteure est depuis les commencements de son œuvre une chercheuse impitoyable de vérité, elle fait de ses mots des objets de sens. Voilà encore, Élise, que « tu ouvres les mains / pour que les mots apparaissent / sur tes doigts / [...] tu passes par la vie des choses / ton âme / tes objets parlants » (*Deux ou trois feux*, p. 49).



Aux Éditions TROIS cet automne



10.00\$
 ◀ **Miriam, Boudi Mario Broche et compagnie**
 roman jeunesse



24.00\$
 ◀ **Chronique d'un temps fixé**
 fragments autobiographiques

Andrée Dahan, André Brochu, Claude Blouin et les autres...

Les Éditions TROIS créées voilà plus de 20 ans par Anne-Marie Alonzo tiennent à informer le public que leur politique de publication sera maintenu comme le souhaitait Anne-Marie avec comme responsable Hélène Bond.

Pour nous rejoindre
 Les Éditions TROIS
 4882, rue Cherrier, Laval (Québec) H7T 2Y9
 Tél. : (450) 978-5245 • Fax : (450) 978-0899 • ed3ama@videotron.ca